

ANNIE LECLERC

Pædophilia

ou

l'amour des enfants

PRÉFACE DE NANCY HUSTON

un endroit où aller
ACTES SUD / LEMÉAC

PRÉFACE

CHACUN ÉCRIVAIN a sans doute son livre-cauchemar. Le livre qu'il s'agirait d'écrire mais qui ne veut pas s'écrire. Celui qui nous hante et nous tourmente, nous travaille les tripes, nous triture les méninges, nous déchire l'âme, nous réveille la nuit, nous fait blanchir les cheveux. Le livre qui, pendant des décennies, voire toute la vie, nous préoccupe – ah ! litote ! –, nous obsède, nous rend malades. Le livre qui est la raison pour laquelle nous écrivons des livres. Celui qu'il ne faut *pas* écrire, peut-être, justement parce que, si on l'écrivait, on n'aurait plus besoin d'écrire, après. On aurait dit ce qu'il y avait à dire. Mais justement on n'y arrive pas, de toute façon on n'y arrive pas. On essaie, on essaie, on remet l'ouvrage cent mille fois sur le métier, et non, ce n'est pas ça, pas ça, toujours pas ça.

Voici le livre-cauchemar d'Annie Leclerc. Son sujet : l'amour des enfants, dans tous les sens du terme.

Je savais qu'elle y travaillait (savais, du moins, qu'elle accumulait des notes pour

un livre sur la pédophilie) depuis les années soixante-dix. A cette époque-là, plus jeune qu'Annie de treize ans, je commençais tout juste à publier, mais j'avais été choquée par la même chose qu'elle : cette façon, dans une partie non négligeable de l'intelligentsia parisienne, de parler de la pédophilie comme "libératrice" pour l'enfant, révélatrice de son désir, fracasseuse de l'oppression familiale (une édition 1975 de *Bouvard et Pécuchet* aurait comporté, à l'article *famille*, la mention : "toujours ajouter *oppressive*"). Mon tout premier livre à moi (1979) s'était intitulé *Jouer au papa et à l'amant* ; l'année d'après, mon amie Leïla Sebbar en avait publié un intitulé *La maman et le pédophile* ; toutes deux nous avons été tournées en ridicule par le magazine *Gai pied*, traitées de "commissaire Huston" et d'"inspecteur Sebbar" (ou l'inverse), nos livres attribués aux "éditions Quai de Gesvres", etc. *Evidemment* que deux femmes mettant en doute le caractère libérateur du désir des hommes sur le corps des gamins et gamines ne pouvaient être que des flics, des bonnes sœurs, des complices de la "bonne vieille répression judéo-chrétienne" !

L'époque pédophilophile était largement révolue quand je fis la connaissance d'Annie Leclerc en 2000, mais le sujet l'obsédait encore. Elle refusait de lâcher le morceau. Elle me montra, dans son bureau, plusieurs étagères remplies de cahiers dans lesquels

ses notes sur le sujet s'accumulaient, proliféraient, se ramifiaient dans tous les sens. Je me rappelle avoir senti clignoter en moi une sorte d'alerte : *Attention, névrose*. Lui ayant passé mon essai et celui de Sebbar, et ayant compris, à sa réaction courtoise mais réservée, qu'à ses yeux ces livres étaient loin de dire la totalité de ce qu'il y avait à dire sur ce thème, je me mis à changer de conversation chaque fois qu'elle en parlait.

Je l'avoue, aujourd'hui : *je ne comprenais pas* ce qu'Annie Leclerc ne comprenait pas dans la pédophilie.

Je savais qu'Annie elle-même, petite, avait été victime d'un geste pédophile. (Elle en avait parlé dans *Origines*, son essai sur Jean-Jacques Rousseau, et à nouveau, beaucoup plus tard, dans *L'enfant, le prisonnier*.) J'ai dû me dire que bon, ça suffisait comme ça. Qu'il s'agissait d'un très vieux traumatisme et qu'il était temps qu'elle le surmonte, que cela ne servait à rien de revenir inlassablement là-dessus, à la manière de ces traumatisés de la Première Guerre qui, des années plus tard, revivaient encore, chaque nuit ou presque, les explosions, hurlements et blessures des batailles qu'ils avaient connues.

En d'autres termes, tout en voyant à peu près le champ philosophique qu'Annie Leclerc espérait baliser, j'étais pessimiste quant à ses chances d'y parvenir. Trop de temps s'était écoulé. J'étais convaincue que

le champ en question resterait éternellement en friche, pas vraiment semé, que la récolte des significations n'aurait jamais lieu.

Or, je me trompais.

Quand Annie est morte à l'automne 2006, je l'ai pleurée, je l'ai fêtée, j'ai même écrit un petit livre pour la remercier de tout le bien qu'elle m'avait fait*, j'ai continué de discuter avec elle dans ma tête, d'entendre son rire et de sentir flotter sur moi son beau et chaud regard bleu. J'étais sûre que les choses allaient se poursuivre ainsi ("La vie continue... avec une grimace", disait Lena Cronqvist après la mort de son époux Göran Tunström) – sûre, en d'autres termes, de connaître l'essentiel de ce qu'Annie avait pensé et écrit.

Mais je me trompais.

Un beau jour de janvier 2009 – non, je recommence car c'est faux, ce n'était pas un beau jour du tout, c'était un jour sinistre dans une longue série de jours sinistres, car tout allait de travers dans mon travail –, j'ai appelé Paul pour lui demander si je pouvais venir passer un moment à compulser les archives d'Annie. Il a généreusement dit oui. Et m'a même confié quelques dossiers de la chère disparue qui me semblaient en lien avec ce qui, dans le roman que j'écrivais, m'était le plus ardu.

* *Passions d'Annie Leclerc*, paru dans la présente collection en 2007.

Impossible de transcrire l'émotion qui m'a saisie quand, ouvrant certain dossier bleu, je compris qu'en réalité *Annie l'avait écrit*, le fameux livre sur la pédophilie au sujet duquel elle m'avait tant de fois tenu la jambe ! Elle l'avait écrit ! Bon Dieu de Bon Dieu ! Le livre était là. Pas gros, en plus ! Mince au contraire, très mince. Mais complet.

Enfin, complet... façon de parler. Certains chapitres avaient été mis au net, d'autres portaient de nombreuses surcharges dans des couleurs d'encre différentes : rajouts à la main, ratures, points d'interrogation dans la marge... Plusieurs Annie Leclerc, en d'autres termes, avaient collaboré à la rédaction de ce manuscrit...

Je l'ai rapporté chez moi et me suis mise, mains tremblantes, cœur palpitant, à le lire. Et j'ai compris. Par-delà la mort, j'ai enfin compris les cauchemars d'Annie Leclerc : d'abord celui qu'elle avait vécu, petite, puis celui qu'elle vivait, adulte, à tenter de raconter et surtout de comprendre le premier. De trouver la bonne distance. Voilà le problème, indéfiniment mis en abyme dans le manuscrit que je tenais entre les mains : une distance précieuse avait été abolie. Une enfant qui commençait à parler, à raffoler des joyeuses possibilités du langage, avait été, par un geste d'adulte, violemment renfoncée dans l'*infans*, le non-langage.

Comment dire cela, qui l'avait privée du dire ?

Je crois maintenant pouvoir l'affirmer : Annie Leclerc est devenue philosophe pour répondre à cette question-là.

Elle s'est dit : Même si la peur et l'horreur nous obscurcissent le regard, il s'agit de se clarifier les idées et de reprendre la parole raptée. Ce n'est pas possible qu'une chose aussi importante, une chose qui a radicalement bouleversé mon existence et celle de tant d'autres enfants, reste *en dehors du royaume du pensable*. Je *dois* parvenir à la penser, et à la dire, par-delà le mutisme qui m'étrangle chaque fois que mes pensées s'aventurent dans ces parages.

Alors qu'il est beaucoup question dans ce livre de "loups", j'ai eu pour ma part, en le lisant, la réminiscence d'une histoire de renard. Ce renard se trouve sur une table, et une brave poule court autour à toute vitesse pour l'étourdir. Elle a peur, il peut la dévorer, elle court elle court elle court, il la suit du regard, il finit par tomber de la table, et dans les pommes. C'est un peu ainsi que procède Annie ici : elle court autour de la notion de *pædophilia*, encore, encore, encore, l'approche, n'ose pas, dit qu'elle va oser, décide d'oser, annonce à nouveau qu'elle va oser, vient un peu plus près, dit un peu plus, s'approche par cercles concentriques du renard, de l'homme qui lui a gâché la vie, et qui, partant, l'a peut-être faite écrivaine, philosophe, grande penseuse, grande femme, oui il faut s'habituer à dire grande femme, Annie Leclerc fait indiscutablement partie de

cette catégorie et *personne* ne devient grand sans calvaire, sans cauchemar.

Voilà donc, en une petite centaine de pages, le livre où Annie Leclerc est parvenue à *cerner*, pour finir, ce thème qui lui a tant donné de fil à retordre, et à *dire* deux ou trois choses que personne, avant elle, n'avait dites. Elle dit que la prétendue "honte de l'enfant" est en réalité une honte *pour* l'adulte. Elle dit que la pédophilie n'est qu'une version tordue d'un phénomène plus général, cette passion dont témoignent les grandes personnes pour les petites et qui est une des particularités de l'espèce humaine. Elle l'appelle *pædophilia* pour nous obliger d'y inclure l'amour que chacun de nous porte aux enfants, les siens et ceux des autres. Elle dit qu'en partant de ce que nous savons de notre propre amour des enfants, et de nos propres élans sexuels, il doit être possible de comprendre les êtres qui donnent un tour sexuel à leur amour des enfants.

Elle dit que, oui, cela produit des effets désastreux. Mais que cela vient d'une nostalgie de la complétude, d'un besoin d'arracher aux atteintes du Temps la perfection de la jeunesse... "Certes la vie de l'enfant me console de la mort, mais qui me consolera de la sienne, de celle de l'enfance ?" Si l'on se contente de réagir aux pédophiles en leur jetant l'anathème, en les persécutant de notre haine, en les enfermant dans nos geôles, on ne pourra jamais rien comprendre, ni à ce qu'ils ont fait ni à ce que nous faisons

nous-mêmes, dans le royaume de Pædophilia.

En tournant doucement ces pages, émerveillée, je vis qu'Annie Leclerc avait réussi à faire ce qu'elle s'était proposée de faire. Oui. Avant de mourir, sans le dire à personne – ni à ses amis, ni à sa famille, encore moins à ses éditeurs et lecteurs – elle avait affronté son cauchemar et trouvé la réponse aux questions qui la tourmentaient. La pensée était achevée, même si l'œuvre ne l'était pas.

Après mûre réflexion, Paul et Ariane (la fille d'Annie) me donnèrent leur feu vert. A moi de jouer. Sans ajouter le moindre mot, bien sûr, j'ai supprimé des redites, cherché l'ordre le plus logique pour l'enchaînement des chapitres, lissé ça et là des aspérités..., mon unique souci étant la clarté du raisonnement. Le résultat n'est certes pas le livre que, trois décennies durant, mon amie avait espéré écrire. Celui-là eût été beaucoup plus long, plus fouillé, plus soigné aussi car Annie Leclerc était une incroyable perfectionniste du style. Pædophilia est donc un livre en construction, en chantier... un livre enfant, en quelque sorte. Petit, fragile et vulnérable, comme les êtres qui sont au cœur de sa réflexion, mais – également comme eux – passionné, exigeant, soucieux de l'essentiel.

Puisse-t-il circuler, rencontrer plein de gens et... les aider, eux, à grandir !

NANCY HUSTON